

tombe lui même dans l'excès contraire et arrive à confondre deux parties distinctes du savoir. Si l'on divise les sciences en *historiques* et *philosophiques*, s'occupant les unes des faits ou des phénomènes de la vie, les autres des principes ou des vérités générales et éternelles, la logique est avant tout une science philosophique; car elle est la science générale de la connaissance, considérée dans son essence immuable, dans ses conditions et dans ses lois universelles. Elle abandonne à la psychologie expérimentale l'étude des faits qui marquent le devenir de la pensée, de l'imagination, de la mémoire, et s'empare seulement de ce produit de la pensée qu'on appelle connaissance, pour l'examiner dans ses caractères essentiels. Mais la logique n'est pas pour cela toute la philosophie. La philosophie a pour objets Dieu, le monde et l'humanité, tandis que la logique n'a pour objet que la connaissance.

Les premiers principes de la philosophie constituent la *métaphysique*, science générale de l'être, ontologie. L'objet de la logique fait partie de la science de l'homme et de la science de Dieu, en tant que la connaissance humaine provient du moi et qu'elle est fondée dans la connaissance divine, en tant que notre science, en d'autres termes, a sa raison dernière dans l'omniscience. La psychologie et la métaphysique sont à cet égard les sciences auxiliaires de la logique, car elles fournissent à tout notre savoir son point de départ et son principe absolu. Mais la logique résulte d'un autre point de vue qui indique mieux ses rapports avec la métaphysique. Les principes, en effet, peuvent être considérés soit en tant qu'ils existent, soit en tant qu'ils sont connus, selon la distinction qu'on fait entre la pensée et les choses. La logique repose sur ce genre particulier de principes, qu'on appelle principes de la connaissance (*principia cognoscendi*). La métaphysique, au contraire, est la science des principes en général, en tant qu'ils existent (*principia essendi*). Or ces deux aspects se supposent mutuellement sans se confondre : la pensée doit s'accorder avec la réalité et la réalité est destinée à être connue par les esprits. De là la dépendance réciproque de la logique et de la métaphysique.

La logique relève de la métaphysique, puisque la science des principes en général est aussi la science des principes de la logique, en tant qu'ils existent. C'est pourquoi la logique peut être traitée comme une branche de la métaphysique, dans la partie synthétique de la science, comme déduction du principe absolu (1). Mais la métaphysique à son tour relève de la logique, puisque la science des conditions générales de la connaissance scientifique est aussi la science de la possibilité de la métaphysique, comme science. La métaphysique doit satisfaire aux lois de la pensée, comme la logique aux lois de la réalité. Quand l'une et l'autre sont exactes, elles s'accordent nécessairement; mais dans le cas contraire elles se contredisent et ont le droit de se contrôler mutuellement. La logique alors attaque la métaphysique, en démontrant qu'elle manque aux règles de la méthode ou de la systématisation; et la métaphysique réfute la logique, en prouvant à son tour que les principes qui lui servent de base sont des illusions, des hypothèses, sans fondement dans la nature des choses, et que les axiomes qu'elle réproouve ou qu'elle n'applique qu'en un sens sont à tous égards les vérités les plus incontestables, témoin la loi de la contradiction.

III. UTILITÉ DE LA LOGIQUE

Les avantages de la logique sont ceux de la philosophie : comme science générale, elle élève, étend, mûrit la pensée et tend à exercer la même influence sur le sentiment et sur la volonté. La philosophie, en donnant aux facultés de l'âme humaine l'élévation, l'extension et la maturité qui nous distinguent des êtres inférieurs de la création, en dirigeant les forces spirituelles vers l'ensemble des choses et vers le principe absolu, idéal de la raison, forme le caractère et donne à l'homme la conviction salutaire de sa dignité, de sa

(1) Krause, *Abriss des Systemes der Logik*, Göttingen, 1828.

valeur morale, de sa liberté, en même temps qu'elle lui inspire, avec le sentiment de sa limitation, la vertu de la tolérance et le désir de l'impartialité envers toutes les doctrines. La logique a une large part dans cette influence de la philosophie sur la culture de l'esprit. Elle y contribue surtout en dégagant le côté intellectuel de la vie humaine, en signalant le rôle de la pensée dans l'œuvre de notre destination.

La science est sans contredit la première garantie de l'amélioration de l'homme. Elle n'est pas seulement maîtresse de l'esprit, mais aussi du cœur et de la volonté, car la psychologie enseigne que nos affections et nos résolutions se règlent peu à peu sur nos convictions et se modifient avec elles. Or point de convictions sérieuses sans la logique. Un jugement droit commande la droiture dans la conduite; un jugement faux s'accommode de toutes les déviations du devoir, de toutes les capitulations de la conscience. La rigueur des actes correspond à la rigueur des opinions individuelles, et nos opinions, conformes ou contraires à la raison, ne s'affermissent ou ne se redressent que par la science (1). De plus, l'homme ne peut accomplir que ce qu'il comprend; à quelque travail qu'il s'adonne, il doit savoir pour réussir. La science qui enseigne l'usage de la pensée est donc de la plus haute importance pour le succès de nos efforts; et ce qui est vrai dans la vie privée reste vrai dans la vie sociale. Le progrès de la société est en raison directe de la culture intellectuelle de ses membres. L'art et l'industrie, la moralité et la religion, s'élèvent ou s'abaissent au gré de l'instruction. La moyenne des capacités est la mesure exacte de la prospérité des États.

Mais la science n'est pas seulement une condition pour la réalisation des buts de la vie, elle est elle-même une partie essentielle de notre destinée. La vérité est le but de la pensée; la certitude est le prix de notre constance dans la poursuite de ce but. L'homme est inquiet, agité, exposé à toutes sortes de mécomptes, aussi longtemps qu'il n'a pas atteint

(1) Ph. Damiron, *Cours de philosophie*, logique; préface, 1836.

l'évidence. L'esprit ne peut jouir avec sécurité des biens de ce monde que lorsque ses convictions sont formées. La certitude est donc un élément même de la félicité qui nous est départie. Or c'est la logique, encore une fois, qui nous apprend en quoi consistent la vérité et la certitude, comment on les acquiert et comment se forme la science. Si la science est nécessaire à l'homme pour réaliser sa destinée dans son ensemble, si la science est utile en elle-même, comme partie intégrante de la vie rationnelle, peut-on demander sérieusement à quoi sert la science de la science?

Les critiques qu'on a dirigées de nos jours contre l'étude de la logique ne proviennent que d'une notion incomplète de cette science. Un auteur distingué se plaint amèrement de l'abandon de la logique dans l'enseignement philosophique en France. A qui la faute, sinon aux auteurs qui n'ont traité que des formes de la pensée et qui n'ont pas même compris que dans ces formes se retrouvaient encore les lois générales de la connaissance? Relevez les hautes questions de la science, de la vérité, de la certitude, de la méthode; exposez-les dans leurs rapports organiques, comme développement de la théorie de la pensée; montrez que nos connaissances sont légitimes sous certaines conditions et que le scepticisme a fini sa mission, et le public lettré, j'en suis convaincu, malgré le découragement et l'indifférence qui règnent de nos jours, vous suivra et vous soutiendra.

La logique, dit-on, ne crée pas des spécialités. Sans doute, et la raison en est simple : la logique est une science générale. Elle n'enseigne ni la chimie, ni le calcul, ni le droit, ni la physiologie, elle ne fait ni des mathématiciens, ni des juristes, ni des médecins; mais elle enseigne ce qui est commun à toutes les sciences. Elle est indispensable à tous les savants; s'ensuit-il qu'elle ne soit utile à personne? On croit avoir tout dit aujourd'hui quand on a prononcé le mot de spécialité. On ne remarque pas que les spécialités poussées à l'extrême détruisent l'harmonie de l'âme et deviennent elles-mêmes contraires à l'esprit scientifique, en restreignant de plus en plus l'horizon de l'intelligence. Qu'il faille diviser le travail social à mesure que les diverses

branches de l'activité humaine se perfectionnent et que leurs applications se multiplient, personne n'y contredit; mais la spécification a ses limites au delà desquelles elle devient un défaut. N'oublions pas que l'homme est homme avant tout et qu'il a le devoir de se développer comme tel sous toutes les faces de sa nature. Les spécialités ne doivent se révéler que sur la large base de la culture générale de l'esprit. On ne conteste pas que l'éducation soit un bien et un avantage pour toutes les carrières, même les plus infimes. Eh bien, la logique est pour l'intelligence, à quelque science qu'on s'attache, ce que l'éducation est pour l'âme tout entière. La logique, en discutant la théorie de la connaissance dans l'ensemble de ses applications, fait l'éducation de l'entendement; elle fortifie, elle nourrit la pensée, elle lui donne la conscience de sa valeur et de ses ressources, et cette force acquise n'est pas une charge, mais un bénéfice pour le savant.

Le domaine de la connaissance humaine est encore loin d'être exactement circonscrit. Que de questions, que de controverses, que d'hypothèses planent jusqu'à nos jours sur les diverses parties de la science! Les théologiens sont aux prises avec les philosophes, les naturalistes avec les métaphysiciens; que dis-je? les penseurs avec les penseurs dans chaque classe! Et sur quoi discute-t-on? Sur la compétence de la foi et de la raison, sur la portée de l'observation et de la synthèse, sur le rôle des sens et de la conscience, sur l'origine, sur la formation, sur la valeur, sur tous les détails de la connaissance humaine. Ces questions, que devraient se poser tous ceux qui se livrent à un travail intellectuel, puisqu'il faut connaître l'instrument qu'on manie, sont presque étrangères à tous. Que de malentendus dans les sciences, faute d'une étude préparatoire sur les facultés de l'esprit ou d'une critique suffisante de l'ensemble de nos connaissances! Prenez quelques auteurs au hasard et comparez! Voici un abbé qui, en plein xix^e siècle et en pleine logique, vient nous parler de lumière surnaturelle, de science infuse et de vertus intellectuelles inspirées. La raison, dit-il, nous fait connaître que Dieu est, mais pour connaître Dieu en lui-même,

il faut la foi. Et la foi nous enseigne que « Jésus-Christ est à la fois la sagesse même, la sagesse personnelle, la sagesse entière, la sagesse divine et humaine. Il est la source de toute sagesse; il est le modèle et le type de notre sagesse; il en est le moyen, la voie, la droite voie, et, si je l'ose dire, la méthode. Quant à la science, il est son terme, la vérité; il est sa voie, il est son principe et sa vie (1). » Voilà une logique nouvelle, ignorée d'Aristote, à l'usage des croyants.

Les savants, par contre, exaltent l'observation, et, sans se douter qu'il existe d'autres procédés pour la pensée, ils oublient les limites de leur méthode et la confondent sans cesse avec l'intuition, avec l'induction et l'analogie, avec la déduction même. D'autres penseurs ne respectent que les connaissances *apriori*, méprisent l'expérience et ne s'aperçoivent pas qu'ils sont constamment en lutte avec eux-mêmes pour se maintenir autant que possible dans les bornes de l'expérience universelle. Puis viennent les théoriciens qui, espérant concilier le sensualisme et l'idéalisme, voulant ménager l'observation et la spéculation, accordent successivement la palme à ces deux tendances de l'âme, en distinguant entre l'ordre logique de la pensée et l'ordre chronologique de nos connaissances. Où est la vérité dans tout cela? Descartes et Bacon ont-ils raison contre la théologie, Locke contre Descartes, Leibnitz contre Locke, Kant contre Leibnitz, ou Krause contre Kant? L'autorité du grand critique est encore debout, et ce ne sont ni les propositions ambitieuses des hégéliens, ni les timides observations des éclectiques qui la détrôneront. Il faut une nouvelle analyse des facultés de connaître pour défaire l'œuvre de Kant. Aussi longtemps qu'elle ne sera pas proposée, discutée et adoptée, le scepticisme régnera dans la psychologie pure, dans la cosmologie rationnelle et dans la métaphysique. Si l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu ne reposent que sur des arguments moraux sans valeur pour la raison théorique, comment songer sérieusement à combattre le matérialisme et l'athéisme, qui envahissent de nouveau les consciences?

(1) A. Gratry, *Logique*, liv. v, ch. iii. Paris, 1858.

Voilà ce qui doit occuper les logiciens, car il ne s'agit en tout cela que de la portée et des limites de la connaissance humaine. Ne dédaignons pas le syllogisme, mais convenons que la question de Dieu et de l'ordre moral du monde l'emporte sur celle des formes de la pensée.

Bossuet avait bien raison quand il disait que la logique est de ces sciences qui tendent à l'action et qu'on appelle *pratiques* (1). Penser, c'est agir; l'activité de la pensée est l'activité par excellence qui accompagne et éclaire toutes les autres tendances de l'âme. Si la logique n'avait d'autre résultat que de donner une direction convenable à cette activité, de nous débarrasser de nos préjugés, de nous faire contracter par l'exercice de bonnes habitudes intellectuelles; il faudrait encore en recommander l'étude. « Toutes les générations qui ont honoré et cultivé les études logiques, ont reconnu qu'elles contribuaient au progrès de l'intelligence, et que, par exemple, elles introduisaient dans nos idées et dans notre langage l'ordre, la clarté, la précision, la solidité, la justesse. A vrai dire, il n'y a pas une qualité intellectuelle que ces études ne puissent entretenir et développer chez ceux qui en ont le germe. De sages préceptes, si l'on y joint une pratique assidue, peuvent nous inculquer profondément toutes les vertus scientifiques : l'exactitude des définitions, la rigueur du raisonnement considéré soit dans sa forme, soit dans les objets sur lesquels il porte, l'emploi régulier de la méthode inductive, une juste et exacte mesure de liberté et de déférence à l'autorité du témoignage, la clarté des idées, la précision des termes, la subtilité pour démêler les difficultés de tout genre, la sagacité pour inventer des arguments, etc., etc. Je m'arrête, il serait trop long d'énumérer tous les avantages que l'on peut retirer d'une bonne discipline logique (2). »

(1) Bossuet, *la Logique*, introduction.

(2) Ch. Waddington, *Essais de logique*, I. Paris, 1857.

IV. DIVISION DE LA LOGIQUE

La division d'une science doit sortir de sa définition même. La définition expose l'objet qu'on étudie; la division indique les divers points de vue sous lesquels l'objet peut être considéré. Ces points de vue se réduisent à trois : le tout, les parties et le rapport des parties au tout.

L'objet de la logique est la connaissance. C'est donc la connaissance même qu'il faut envisager successivement dans son ensemble et dans ses déterminations multiples pour obtenir une division complète de la logique.

La première partie de la logique s'occupe de la connaissance *en général*. Qu'est-ce que connaître? Que connaissons-nous? Quelles sont les sources de nos connaissances? Comment connaissons-nous les choses ou quelles sont les conditions et les lois de nos connaissances? Nos connaissances sont-elles ou peuvent-elles être légitimes? Tels sont les points principaux qui concernent la théorie de la connaissance dans son ensemble.

La seconde partie de la logique traite de la connaissance considérée dans son *contenu*. Nous connaissons des objets et des rapports et nous percevons de nouveaux rapports entre ces rapports. Ces trois déterminations de la pensée s'appellent notion, jugement et raisonnement. Elles sont l'objet de la *Logique formelle*. Mais à la forme on oppose le fond. Connaissons-nous les choses et leurs rapports tels qu'ils sont? Ces questions qui regardent la vérité et l'erreur appartiennent à la *Logique réelle*. Le fond et la forme, l'objet et le sujet se réunissent dans la conscience que nous avons de la vérité. De là la certitude et son contraire, le doute.

La troisième partie de la logique étudie enfin la connaissance pleinement développée dans tous ses éléments, la connaissance vraie et certaine, en un mot la connaissance scientifique. Elle expose donc la *théorie de la science*, en combinant la connaissance, comme produit de la pensée, avec la vérité, qui est son idéal, et la certitude, qui l'achève. Quelles sont les diverses formes de nos connaissances scientifiques; en